



Liberté, égalité, dissertez

Conçue sous le Second Empire, l'épreuve de philosophie, organisée ce jeudi, est à l'origine du baccalauréat. Une épreuve aussi impossible que l'élaboration d'un programme en cette discipline.

Par
PHILIPPE DOUROUX

Ne mettons pas trop de pression sur les épaules des 500 000 élèves qui s'apprentent à plancher pendant quatre heures sur l'épreuve de philosophie du bac ce jeudi. Quoique. Ils doivent savoir qu'ils touchent au cœur de la République, au cœur de la France, ils vont égratigner Marianne. Et en plus, ils s'attaquent à l'Himalaya en espadrilles, s'en vont à la conquête de l'infini avec un petit vélo. Courage donc.

L'histoire de la dissertation remonte au Moyen Âge, alors allons-y au pas de charge. En l'an mille, les docteurs s'opposent au cours de *disputatio*, en se jetant des arguments pour emporter la conviction du jury. Convaincre, voilà le but. En 1866, Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique, décide que les professeurs de philosophie – ils

sont moins de dix à Paris, une trentaine en France, selon les décomptes de Bruno Poucet, professeur à l'Université de Picardie-Jules-Verne –, devront tenir leur cours tout au long de l'année; et le savoir des futurs bacheliers sera sanctionné par une épreuve écrite à la fin, vers le mois de juin. *«Jusque-là, les élèves pouvaient bachoter pendant les vacances d'été, se présenter à l'examen oral en octobre et s'ils avaient leur bac, c'était fini, rappelle l'historien. Victor Duruy, républicain avant la lettre – nous sommes sous le Second Empire, libéral et ouvert – institue une épreuve écrite qui reste très scolaire: le socle du baccalauréat tel que nous le connaissons est en place.»*

SOCRATE FACE À SA CLASSE

Puis s'érige petit à petit la statue monumentale de la dissertation de philo. Pour les programmes, il n'y en a pas, ou si peu. En 1880, on tente

bien de définir des notions, des sujets d'intérêt, tout en précisant que les «bons profs» n'ont pas besoin de suivre ces rails. Ils sont libres. Le professeur de philosophie est philosophe avant tout, il est Socrate face à sa classe. Et ça n'a pas bougé au XXI^e. Vingt-cinq notions (la vérité, le bonheur, la conscience, la liberté...) à parcourir ne font pas un programme d'études balisées. D'où le désarroi des élèves ce matin devant leur copie et des professeurs quand ils les recevront à corriger. Il s'agit d'un face-à-face de la femme et de l'homme à égalité devant l'infini de la connaissance. Soit, mais les uns et les autres disposent alors d'une méthode. Eh bien non! Ou pour le dire à la manière d'une dissertation, oui et non. Personne dans l'administration, jacobine par essence, ne s'est jamais risqué à dire voilà les bons usages à mettre en



œuvre pour rédiger une dissertation de philosophie. Cela viendra petit à petit, par itération, dirait un philosophe au langage soutenu, par cercles concentriques, dirait un géomètre. On est arrivé progressivement à ce jardin à la française: introduction, annonce de plan, peut-être que oui, peut-être que non et conclusion argumentée. Voilà pour avoir une note honnête.

Pierre-Henri Tavoillot, professeur de philosophie à la Sorbonne et ancien du cabinet de Jack Lang, ministre de l'Éducation nationale au début des années 2000, se souvient d'avoir voulu toucher à cette question des programmes: *«Nous souhaitons sortir de cette situation qui se résume à: "je ne peux pas tout faire, alors je ne fais rien". Il fallait mettre en place un contenu plus précis et éviter l'écueil que Claude Lévi-Strauss dans "Tristes tropiques" laisse entrevoir: «Tout problème grave ou futile peut être liquidé par l'application d'une méthode toujours identique.»*

L'HIMALAYA POSÉ DANS LA COUR DU LYCÉE

La question posée par Pierre-Henri Tavoillot est celle des espadrilles ou de l'arpenteur confronté à l'infiniment grand avec un décimètre. L'élève de terminale se livre à un exercice dont il ne mesure pas la difficulté. *«La question posée dans le sujet n'est évidemment pas celle à laquelle on doit répondre. Ce serait trop simple. L'élève doit commencer par déconstruire la question posée, la démonter, avant d'apporter des éléments de réponse»*, s'amuse l'ancien professeur de terminale. Faut-il y renoncer? Ne plus rien faire, puisqu'on ne peut pas tout faire? Pierre-Henri Tavoillot défend l'Himalaya posé dans la cour du lycée par les hussards de la République qui avaient la tâche de former l'homme et la femme de demain, le citoyen, la citoyenne, capable d'avancer vers un avenir radieux armé d'un solide bagage intellectuel avec au bout du secondaire une année de philosophie couronnant une éducation digne de ce nom. *«A partir de 1902 et la création du lycée moderne, on ne demande plus à l'élève de restituer un cours, mais de penser par lui-même. C'est cet exercice qui est essentiel. Avant de se précipiter, l'élève doit s'obliger à penser contre lui-même. S'arracher à soi et remettre en cause ce que l'on pense et finalement défendre une thèse que l'on écartait a priori»*, argumente Pierre-Henri Tavoillot.

En fait, il faut absolument conserver cet exercice qui semble donner à chaque bachelier français, et à

chaque Français par contamination, cette arrogance qui l'amène à penser que tout problème grave ou futile peut être liquidé par l'application d'une méthode toujours identique. ◀

«La question posée dans le sujet n'est évidemment pas celle à laquelle on doit répondre. Ce serait trop simple. L'élève doit commencer par la déconstruire, la démonter.»

Pierre-Henri Tavoillot professeur de philosophie à la Sorbonne